

LA NATION

journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 3 fr. 50. Abonnement annuel: 77 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 33 francs; payable au compte postal 10-4772-4

T'es vaudois si...

Une formule fait florès sur Facebook: «T'es d'Aubonne si...», «T'es de Lausanne si...». Y participent ceux qui sont heureux d'être ou nostalgiques d'avoir été d'un lieu, d'une ville, d'un village, d'un quartier. On publie de vieilles cartes postales, des photos de classe, des images insolites qu'on soumet à la sagacité des internautes. C'est entrelardé de «j'aime», de «wouaw» et d'étonnantes créations orthographiques.

Le soussigné, néophyte un peu perdu dans ce réseau social, se promet de publier un «T'es de Mont-Charmant si...», consacré au quartier de son enfance.

Cet intérêt légèrement mélancolique pour un passé personnel qu'on partage avec des inconnus n'est pas du tout insignifiant. Nous y voyons le germe du sentiment d'appartenance au pays. Avec le pays, l'élément communautaire prend plus de place, l'individu se décentre, sans pour autant cesser de jouer son rôle, et la nostalgie se change en une plongée vertigineuse dans le temps long. Les souvenirs d'enfance s'incorporent à l'histoire qui les relie aux mille autres événements à travers lesquels la communauté s'est constituée.

Oui, après tout, pourquoi ne pas jouer au jeu de l'appartenance conditionnelle au Pays de Vaud? On pourrait dire que «t'es vaudois si tu vis entre Lavey et Chavannes-des-Bois, entre Lausanne et Cudrefin, entre Le Lieu et Maraçon,

entre Rougemont et Provence...». Ces noms sont pleins de souvenirs, sans doute, mais le pays est plus qu'une carte de géographie.

T'es vaudois si t'es de Nyon et que tu te reconnais plus d'affinités psychologiques et linguistiques avec un Aiglou ou un Yverdonnois qu'avec le Genevois d'à côté, indépendamment des excellentes relations que tu peux entretenir avec lui.

T'es vaudois si, pensant au Suchet ou à la Tour de Gourze, à la Tine de Conflens ou à Notre-Dame de Lausanne, tu te les représentes non seulement comme des objets de contemplation, mais comme un patrimoine dont tu as la responsabilité.

T'es vaudois si tu as éduqué ton regard à travers les yeux des Marius Borgeaud, Charles Chinet, François Bocion, Frédéric Rouge, René Auberson, Géa Augsbourg et tant d'autres, avec une pointe de l'acidité de Félix Vallotton, un peu de la sombre folie de Louis Soutter, un rien de l'étrangeté microscopique d'Albert-Edgar Yersin.

T'es vaudois si tu structures le siècle en Fêtes des Vignerons et que tu t'impatientes d'assister à la première des deux ou trois qu'il te sera donné de voir au cours de ta vie.

T'es vaudois si tu es fier de ceux qui conçoivent et composent cette Fête, fier des grands hommes du passé, de nos artistes, écrivains, créateurs d'entreprises et d'institutions, et plus encore si tu en es fier non par vanité, mais par

un sentiment de solidarité reconnaissante.

Et t'es aussi vaudois si tu acceptes le côté obscur de cette solidarité, qui t'engage aussi à l'égard des Vaudois qui se conduisent mal à la scène ou à la ville, et si tu prends la honte que tu ressens non comme une occasion de les blâmer publiquement, mais comme un aiguillon à compenser leurs manques.

T'es vaudois si tu récoltes précieusement les mots étranges du parler vaudois, les *petzegas*, les *empotzmalés*, la *pelefre* et les *cradzets*, et t'es surtout vaudois si tu y recouras modérément et sans en faire un numéro ethnologique.

T'es vaudois si tu es conscient qu'avant tes grands-parents, il y avait déjà des Vaudois à Aubonne ou à Lausanne, si tu te dis que leurs travaux ont préparé ta vie, et que ta propre vie doit préparer une suite que connaîtront tes enfants et que tu ne connaîtras peut-être pas. Et t'es encore vaudois si, à cette idée, tu n'éprouves pas du ressentiment, mais seulement, ayant trouvé ta place et reconnu tes limites, une délicatesse et goûteuse amertume.

T'es vaudois si tu accueilles l'étranger en attendant de lui qu'il te manifeste sa reconnaissance, au sens premier du terme, et respecte assez tes mœurs pour s'y plier, même du dehors.

Et t'es vaudois si, immigré de la première génération, tu as décidé de faire tienne cette nouvelle communauté, de te donner à elle tout en sachant humblement que le passage ne sera

achevé que dans une ou deux générations.

T'es vaudois si tu éprouves profondément l'insignifiance politique et culturelle de cette réalité ectoplasmique qu'on nomme «Romandie». Et t'es vaudois si tu te sens suisse sans excès, sans patriotisme forcé et déclamatoire, fidèle à la Confédération par loyauté institutionnelle et militaire plus que par ce sentiment profond et premier que tu ressens à l'égard du Pays de Vaud.

Et t'es vaudois si tu professes que les institutions politiques qui structurent et protègent la communauté vaudoise la protègent moins contre d'autres cultures – elle n'en a pas besoin – que contre la désintégration de la sienne, négligée par les programmes scolaires, écrasée par la mondialisation (qui commence à la centralisation fédérale) et vaporisée dans les canaux administratifs qui croissent à chaque niveau de pouvoir.

Et t'es vaudois si toutes les décisions politiques qui portent atteinte à la souveraineté cantonale t'arrachent quelque chose de personnel et de vital.

T'es vaudois, enfin, si tu te rends compte que tu appartiens à ce pays autant qu'il t'appartient, et que c'est à cette appartenance limitée et réciproque que tu dois d'être un bon Aubonnois, ou un bon Lausannois, un confédéré loyal et, pour autant que cela ait un sens, un «citoyen du monde» fréquentable.

OLIVIER DELACRÉTAZ

† André Charlet

M. Lucien Charlet a eu bien raison d'imposer à son footballeur de fils la discipline impitoyable du solfège et des gammes. André n'a jamais caché qu'il préférerait, en ses années d'école, le foot aux gammes du piano, mais il ne s'en est pas moins soumis aux exigences paternelles. C'est ce travail opiniâtre qui devra plus tard lui permettre de déchiffrer ou de redécouvrir n'importe quelle partition, mais c'est sa propre passion qui fera de lui l'extraordinaire entraîneur de l'art choral, aussi bien à la tête du *Chœur des jeunes*, devenu le *Chœur pro Arte*, qu'à celle du *Chœur de la Radio romande*, du *Liedertafel* de Bâle, ou de la *Chorale du Brassus*, et finalement, dans un élan populaire qu'il était seul capable de susciter, de la foule qui a chanté maintes fois la *Messe allemande* de Schubert sous sa direction, pour la dernière fois à Porrentruy en septembre 2011.

Avec lui, pendant ces mois d'un hiver rigoureux passés à Vienne en 1954, toute musique était à découvrir ou redécouvrir: ce n'était pas seulement son enthousiasme dont la force excluait la médisance, c'étaient plus encore sa connaissance, sa lecture de l'œuvre, la maîtrise acquise jour après

jour sous la direction de l'incomparable Ferdinand Grossmann, qu'il nous faisait partager. Il y a eu ce dimanche 17 janvier où Charlet nous entraîna à la *Hofburgkapelle* pour écouter la *Messe en la bémol* de Schubert; c'était émouvant, mais cela ne suffisait pas, car, non loin de là et peu après, dans une autre chapelle, on ne pouvait manquer la *Messe en sol majeur*; et nous y fûmes bien sûr à sa suite. Et chaque dimanche nous retrouvait avec lui à la *Hofburgkapelle*, où il aurait volontiers, nous semblait-il, dirigé les messes chantées par les *Wienersängerknaben*.

Le musée du *Musikverein* conserve de nombreuses partitions manuscrites originales des plus grands. Bien sûr, c'était émouvant de redéchiffrer sur le manuscrit la *Gloria* de la *Messe en la bémol* – que nous venions d'entendre – en compagnie du maître qu'était notre ami; mais si l'émotion a une part dans ce souvenir, c'est bien plutôt parce qu'il ne se contentait pas de déchiffrer, non, il n'hésitait pas à corriger de A à Z certaines de ses partitions imprimées d'après l'original qu'il avait sous les yeux!

En ce début du mois de mars 1954, il n'y avait que cinq personnes dans le *Grosser Saal der Musikgesellschaft*;

l'estrade est occupée par le *Wienerphilharmoniker*; au pupitre Wilhelm Furtwängler. L'accès de la salle est rigoureusement interdit pendant l'enregistrement qu'a commandé *His Master's Voice*. Quand André Charlet nous avait demandé la veille si ça nous disait d'aller entendre Furtwängler préparer un enregistrement, nous n'en croyions pas nos oreilles. Et aujourd'hui encore, je me demande comment le petit Morgien, l'apprenti chef de chœur, a pu convaincre et le patron de *His Master's Voice* et Furtwängler de nous accorder cette extraordinaire faveur. Nous l'avons vu travailler pendant deux heures et demie, sans relâche, exigeant jusqu'à la perfection, et donnant ainsi l'exemple à suivre au futur chef de chœur qu'il est devenu, une leçon qui ne fut pas perdue.

Ce furent aussi le même enthousiasme, la même énergie propres à Charlet, qui nous donnèrent l'occasion, les jours suivants, et même les trois jours suivants, d'entendre le fameux *Chœur de l'Académie*, celui-là même que dirigeait Ferdinand Grossmann, mettre la dernière main au répertoire qu'il préparait pour sa tournée en Italie (après sa tournée en Amérique l'automne précédent). Pour nous, jeunes

étudiants, sans formation musicale particulière, c'était très impressionnant de voir le maître, puissant, passionné, dans toute la jeunesse de ses 67 ans, insuffler à son ensemble choral la profondeur et l'exactitude nécessaires dans l'interprétation de Brahms. Et nous ne pensions pas... mais si, nous commençons à imaginer que l'élève André Charlet, notre compagnon, là, à côté de nous, serait bientôt le grand chef vaudois.

Beaucoup plus tard aussi, il nous a donné un témoignage inattendu de la solidité de son amitié, de sa force de caractère, allié à une simplicité parfaite dans tout son comportement. Quand, au printemps 1994, nous lui avons demandé de faire partie du Comité d'opposition à l'affreux arrêté fédéral sur la culture, soumis en votation populaire, il n'a pas hésité; on imagine quelles pressions il a dû subir, mais il a tenu bon, et non sans courage. Et l'arrêté a été rejeté. Tel était celui qui était pour nous autant un grand musicien qu'un grand ami.

A Daisy Charlet, son épouse, et à sa famille, nous disons notre respectueuse et amicale sympathie.

DANIEL LAUFER

Nos étrangers

L'introduction d'un article contre l'immigration massive dans la Constitution suisse nous a suggéré une plongée dans la statistique vaudoise: qui sont les étrangers vivant dans notre Canton? Quelle est l'évolution de leur nombre et de leurs origines? Peut-on tirer des perspectives?

A fin 2013, on recensait 241 741 étrangers et 502 576 Suisses comme résidents permanents du Canton. Ce chiffre étant l'une des seules données publiées pour 2013, la suite de notre analyse se base sur les données complètes publiées pour les années 2012 et antérieures.

A fin 2012, le Canton affichait 32,8% d'étrangers, soit 232 267 étrangers (dont environ un quart nés en Suisse) et 497 766 Suisses pour les résidents permanents, auxquels s'ajoutaient 10 877 résidents non permanents, y compris 4 745 requérants d'asile. Le tableau ne serait pas complet sans ajouter les 23 195 frontaliers employés sur sol vaudois à fin 2012.

Le solde naturel (naissances moins décès) des résidents suisses est de l'ordre de 300 âmes par année sur les dix dernières années et de plus de 2 000 par an pour les étrangers. Il faut ajouter à cela un solde migratoire négatif (1 000 départs par an!) pour les Suisses et un solde migratoire positif (+8 900 par an) pour les étrangers. Ceci explique que, malgré quelque 4 500 naturalisations par an, la part des étrangers croît régulièrement: elle a passé de 29,1 à 32,8% en dix ans et risque d'atteindre les 40% en 2020 si la tendance se maintient.

La population étrangère du Canton présente une structure significativement différente de celle des résidents suisses. L'espérance de vie moyenne des femmes est supérieure à celle des hommes: on compte 53% de femmes parmi les résidents suisses. Mais c'est

exactement la proportion inverse qui est observée pour les résidents étrangers. Si la fraction constituée des résidents plus jeunes que 20 ans est identique entre Suisses et étrangers, la part des 20-65 ans se différencie en fonction de l'origine: 70% pour les étrangers contre 58% pour les résidents suisses. Inversement, le troisième âge est sous-représenté chez les étrangers (7,5%) par rapport aux Suisses (20%). Ces différences, liées tant au sexe qu'aux âges, sont représentatives d'une immigration constituée principalement de personnes dans la force de l'âge cherchant du travail; le regroupement familial laisse présager la poursuite de l'immigration. Remarquons que cet apport surproportionnel de travailleurs a permis de stabiliser le taux actifs/retraités durant les dernières années. Mais le «jeu de l'avion» que représentent nos institutions de prévoyance vieillesse (il faut de plus en plus d'actifs pour payer les rentes des seniors) risque de tourner court d'ici dix à quinze ans, lorsque les immigrés revendiqueront leur rente.

Les vagues d'immigration italiennes et espagnoles du XX^e siècle sont taries. Les communautés italiennes et espagnoles rétrécissent depuis plus de vingt ans et se classent respectivement au 3^e et au 5^e rang en importance. Le nombre de ressortissants de l'ex-Yougoslavie s'est lui aussi stabilisé et amorce une lente réduction depuis environ cinq ans.

Avec près de 53 000 ressortissants, les Portugais disposent du plus fort contingent de résidents permanents dans notre Canton. C'est aussi la nationalité présentant l'une des plus fortes croissances: si la tendance se poursuit – cette hypothèse n'est pas farfelue au vu de la situation économique portugaise – ils seront près de 70 000 en 2020. Avec un tel nombre, la communauté lusitanienne risque de se replier sur

elle-même et de créer une poche difficile à intégrer. Le problème est un peu moins critique pour la communauté française, comptant 38 000 résidents et elle aussi en forte croissance: la langue commune devrait faciliter l'intégration. La palme de la croissance, enfin, revient aux anciens pays du bloc de l'Est (Pologne, Russie, pays baltes, République tchèque, Slovaquie, Ukraine...): 3 400 ressortissants en 2003, 8 700 en 2012, peut-être 20 000 en 2020! Leur répartition en plusieurs nationalités sera-t-elle suffisante pour éviter toute ghettoïsation?

Les frontaliers sont la catégorie d'étrangers dont le nombre a le plus augmenté au cours des dernières années. Leur nombre a plus que doublé en dix ans et obéit à une croissance exponentielle qui, si elle se maintient, devrait amener leur valeur à 40 000 avant 2020. La distribution de cette catégorie de travailleurs est très inégale selon les districts. Le Nord vaudois et La Vallée, Nyon et, curieusement, le grand Lausanne en accueillent le plus grand nombre. Ces districts affichent pour l'instant des taux de chômage très différenciés. Hormis peut-être dans la région lausannoise, la plus touchée par le chômage, il serait pour le moins hasardeux d'affirmer que les frontaliers volent le travail aux résidents vaudois.

L'asile est une question marginale en termes de quotas d'immigration, puisque seules 150 autorisations ont été octroyées en 2012 pour 2 254 demandes déposées. Le problème provient ici de la complexité des procédures et de leur durée (statistiquement plus de deux ans pour une décision). Signalons que le nombre de demandes est depuis 2010 reparti à la hausse, car la crise en Europe a fait perdre de l'attractivité à nos voisins de l'UE. Nombre des nouveaux

demandeurs proviennent de la zone Schengen et devraient y être refoulés sans autre forme de procès. Or, il est possible que ces accords soient égratignés suite au vote de février, ce qui conduirait à une hausse du nombre de demandeurs et, par proportionnalité, de bénéficiaires de l'asile en Suisse.

En conclusion, l'évolution numérique de certaines communautés est un sujet de préoccupation: on frisera, par exemple, les 8% de Portugais résidents en 2020. Comment assimiler ce nombre et éviter des divisions dans la population résidente? Des efforts considérables d'intégration, de formation et de scolarisation seront nécessaires, que ce soit de la part de l'Etat, des Eglises officielles ou des particuliers. Un effort pour augmenter le nombre de naturalisations – nous pensons en particulier à ces 25% d'étrangers de seconde génération – doit aussi être entrepris.

Un second problème est celui de l'extension des infrastructures et de la création de logements pour accueillir ce monde. C'est certes une promesse de projets d'investissements, de création de nouveaux emplois, donc aussi un appel, économiquement justifié, à davantage de main-d'œuvre étrangère. Comment éviter que le Canton ne tombe dans un cercle vicieux?

Enfin, le solde migratoire fortement négatif pour les ressortissants suisses devrait être analysé plus en détail. Notre sentiment est que bon nombre de Vaudois de la classe moyenne sont partis se loger à des conditions raisonnables dans les districts fribourgeois proches ou dans le Chablais valaisan, devenant ainsi des frontaliers cantonaux. Cet exode devrait lui aussi faire réfléchir notre ministre des infrastructures.

CÉDRIC COSSY

Revue de presse

Ukraine

Dans *Le Matin Dimanche* du 2 mars, Eric Hoesli expose sa vision du récent séisme politique ukrainien:

Rien de pareil ne semblait pourtant imaginable. Voici pourtant notre continent menacé d'être le théâtre d'une nouvelle guerre. Et pas nécessairement froide. Plus inconcevable encore, nous voilà confrontés à un conflit où les intérêts stratégiques et politiques de la Russie sont mis en cause et où la responsabilité de l'Union européenne est directement engagée. C'est la pire des scénarios.

A Kiev, malgré toutes les tentatives de compromis de dernière minute, la révolution l'a emporté. [...]

Les Européens, qui ont activement encouragé les révolutionnaires, sont pris au piège de leur propre audace. Débordant sa vocation historique de réconciliation, l'Union s'est comportée comme une superpuissance poursuivant une stratégie offensive. La voilà appelée à en assumer les conséquences. [...]

La Russie n'est pas dans une situation plus enviable. Cette révolution est une défaite géopolitique pour le Kremlin. Elle inquiète et déstabilise le pouvoir en profondeur. [...]

Tous les ingrédients d'une crise grave et durable sont réunis. Au chevet d'une Ukraine folle d'espérances, mais ruinée et déchirée, l'Union européenne et la Russie se retrouvent en adversaires, sans confiance mutuelle ni foi dans le respect des principes. [...]

Ainsi donc, l'Union européenne peut aussi être un boutefeu, et le mythe de la

guerre, dorénavant impossible en Europe, a brûlé avec le bonhomme hiver.

Ph. R.

Inévitable!

En contraste avec les articles indignés ou pleurnichards qui ont suivi le vote du 9 février sur l'immigration, nous avons apprécié ces lignes originales de M. Jean-Pierre Roth, actuellement président du conseil de la Banque cantonale de Genève («L'inévitable ne pouvait être évité!», *L'Hebdo* du 27 février):

[...] L'intensité des flux migratoires est ainsi (à cause de l'extension des pays de l'UE, réd.) bien plus forte qu'on ne l'imaginait à l'origine. Cette réalité touche tous les pays européens. Au sein de l'UE, des voix s'élèvent réclamant un frein aux migrations, notamment au Royaume-Uni et en France. Chez nous, le faible niveau du chômage et des conditions salariales et fiscales attrayantes ont fait de notre pays un aimant d'une rare intensité pour l'immigration. [...] Chacun s'attendait à ce que cette situation ne se corrige pas étant donné l'écart de prospérité existant entre la Suisse et ses voisins... Peu à peu, la raison a ainsi cédé le pas aux émotions!

Comme l'Europe connaît une situation économique précaire et des disparités régionales importantes et persistantes, la mécanique de la libre circulation était condamnée à s'enrayer. La difficulté de la Suisse réside dans le fait que ses mécanismes politiques en font un révélateur dérangeant. Qu'elle agite la fourmière alors même qu'elle

n'est pas membre de l'Union ne peut que lui attirer les foudres de pays européens dont les gouvernements sont peu soumis aux réalités immédiates du terrain.

Si l'issue du vote du 9 février avait été différente, il est certain que la question serait redevenue rapidement d'actualité. L'inévitable ne pouvait être évité!

Pourra-t-on encore longtemps éviter d'aborder un autre problème encore plus grave que la libre circulation: les conséquences de l'extravagante machine à Tinguely que constitue notre droit à l'asile? Un fait à titre d'exemple: 90% d'étrangers parmi les détenus de la prison genevoise de Champ-Dollon, surpeuplée et livrée aux luttes de clans. Le gouvernement genevois n'a aucune solution à court terme, sinon de laisser des délinquants en liberté.

E. J.

BHL préfère la guerre

On sait que Bernard-Henri Lévy voulait que la France se retire des jeux de Tchétchénie pour protester contre la politique russe en Ukraine. Il se fait ramasser proprement par M. Jean-François Kahn dans *L'Hebdo* du 27 février («Les skieurs sont-ils les ennemis de l'Ukraine?»):

[...] Quand BHL, qui exige une intervention militaire tous les trois mois, nous a-t-il entraînés dans sa dernière aventure? C'était en Libye. Il y a peu de gens aujourd'hui pour nier que cette équipée s'est soldée par une catastrophe. Pas seulement pour les Libyens

en proie au chaos et à la guerre des milices. C'est tout le Sahel, Mali en tête, qui s'est embrasé. Et Al-Qaïda n'a eu qu'à piocher dans le stock d'armes qui lui était généreusement offert.

Qui en convient? Qui? Pas Bernard-Henri Lévy. BHL ne se trompe jamais. Absolument jamais. Ses ex-amis libyens multiplient aujourd'hui les exactions, les meurtres, les tentatives de coup d'Etat. Mais lui n'a pas un mot pour condamner leurs agissements. Il préfère passer à autre chose. Hier, c'est en Syrie qu'il voulait absolument qu'on intervienne militairement. Heureusement, seul le pauvre Hollande était prêt à le suivre. Obama et Cameron l'ont abandonné en rase campagne. Maintenant que les médias commencent – enfin! – à nous dire la vérité sur la situation dans ce pays où s'affrontent deux crapuleries, et que l'on assiste effaré à la replongée de l'Irak dans l'horreur, imagine-t-on les explosions en chaîne qu'aurait provoquées une aventure syrienne? On s'étonne que BHL ne préconise pas d'urgence une intervention au Caucase, au Xinjiang, en Thaïlande ou au Nigeria. Que risque-t-il? De toute façon, il dispose de tellement d'agents dans tous les médias que, de sa part, n'importe quel pet de travers fait un titre. Plus il se trompe, plus on le sollicite. Pas pour une autocritique. Jamais. Mais pour préconiser une petite guerre de plus. Comme ça en passant. [...]

BHL sait exactement et toujours qui sont les bons et qui sont les méchants.

E. J.

Le Conseil d'Etat soutient la caserne de Moudon Et le Gripen?

Le 13 février, le gouvernement vaudois a communiqué sa position sur le «plan de stationnement» lié au projet de développement de l'armée (DEVA). Ce plan de stationnement correspond en gros à la liste des casernes et places de tir qui seront supprimées par le DEVA.

Le DEVA a pour but d'obtenir une armée mieux équipée et plus disponible. Cela passe par une réduction de l'effectif à cent mille hommes, accompagnée d'une légère augmentation de budget. Avec une aussi petite armée, l'obligation de servir est presque vidée de sa substance. La composante de défense est réduite au statut minimal de «savoir-faire». Dans l'ordre des priorités, les missions sont: aider, protéger, défendre.

Pour l'instant, les changements les plus controversés dans l'opinion ne portent pas sur ces questions stratégiques. Une réduction d'effectifs ne va pas sans supprimer des casernes et autres places d'entraînement. La fermeture de l'aérodrome militaire de Sion et de sa place d'armes, dont certaines des casernes sont déjà vides aujourd'hui, a été annoncée. Ces fermetures ont déjà fait couler beaucoup d'encre. On craint en effet de nombreux licenciements.

Dans le Canton, la place d'armes de Moudon devrait être fermée. Le sort de la place de tir controversée de Vugelles-la-Mothe est incertain.

Dans son communiqué, le Conseil d'Etat s'oppose à la fermeture de la place de Moudon. Il argue à ce propos que cette fermeture n'est pas justifiée, d'autant que l'armée prévoit de transférer les activités moudonnoises à la caserne de Chamblon, laquelle serait agrandie à grands frais pour l'occasion. Il ne donne pas plus d'arguments.

La raison de l'opposition n'est vraisemblablement pas d'ordre militaire. Des rumeurs tenaces poussent à penser qu'il y a un arrangement entre le Département fédéral de la défense et l'Office fédéral des migrations (ODM). Dans le cadre du dégraissage lié au DEVA, *Armasuisse* mettrait à disposition de l'ODM certaines casernes désaffectées pour y installer des centres de requérants d'asile. Moudon fait partie de ces casernes.

Par sa prise de position, le Conseil d'Etat trouve un moyen politiquement correct, et rusé, de s'opposer à l'implantation d'un nouveau centre de requérants dans le Canton. Si la fin est louable, le moyen est un peu étrange. La défense nationale n'est pas un prétexte permettant d'éviter les affronte-

ments émotionnels que provoquera l'annonce d'ouverture d'un nouveau centre de requérants.

De plus, le communiqué laisse transpirer une manière de gêne du gouvernement en matière militaire. En cause sont les nuisances sonores provoquées par certaines places d'armes. Que le Canton soit prêt à réexaminer le cas de Vugelles «en fonction de la baisse des effectifs liés à la structure DEVA» est symptomatique. Vugelles est une vieille et petite place de tir. La question est bien plus épineuse pour l'aérodrome de Payerne. En cas de suppression effective de l'aérodrome de Sion et surtout d'acquisition du Gripen, Payerne va prendre une importance certaine dans la géographie militaire helvétique. Or, les problèmes de voisinage liés à la place broyarde sont bien connus. Les fameux horaires de bureau de nos Forces aériennes y sont intimement liés.

Ces questions de voisinage, et les prises de position publiques qu'elles suscitent chez nos élus, sont toujours assez ambiguës. Il est parfois difficile de ne pas y voir une position antimilitariste peu franche. Les milieux écologistes sont en particulier sensibles à ces arguments. Depuis longtemps, le GSSA rappelle que l'armée pollue...

Le prochain scrutin fédéral va donc être un test pour la position militaire du Conseil d'Etat. Renseignements pris auprès du Département militaire vaudois, l'acquisition du Gripen apportera à l'aérodrome de Payerne une plus-value certaine. Plusieurs centaines de postes de travail qualifiés y seront ouverts. L'intérêt économique du Canton est réel. Ce seul argument devrait justifier l'appui public de nos ministres de gauche au nouvel avion.

Mais il y a plus. A l'heure à laquelle nous mettons sous presse, les récents événements en Europe de l'Est projettent le spectre d'un conflit militaire de haute intensité. Qui eût cru à une invasion russe de la Crimée il y a un mois? En tant que représentant d'un canton souverain et membre de l'alliance militaire fédérale, notre Conseil d'Etat ne peut se permettre le silence sur le Gripen. La sécurité de la Confédération est notre sécurité. Nous espérons que notre gouvernement saura s'exprimer d'une même voix en faveur du Gripen.

Nous verrons donc en mai si le soutien apporté aux troupes sanitaires de Moudon trouvera un écho cohérent dans un soutien à l'armée tout entière.

FÉLICIEN MONNIER

Guillemets

Dans ces colonnes, nous constatons que certaines personnes évacuent la notion de vérité sous prétexte que celle-ci est trop difficile à approcher. On ne l'atteint qu'imparfaitement, donc elle n'existe pas.

Une autre manière de mettre la vérité hors-jeu consiste à prétendre qu'elle n'est qu'un «effet de pouvoir», une interprétation du réel utile à celui qui veut consolider sa domination, un concept mis en scène par la classe dirigeante du moment.

Nous avons remarqué que les milieux postmodernes (LGBT, féministes, antiracistes, antipatriotes et mondialistes) utilisent les mots «vérité», «vrai», «nature», «naturel» avec des guillemets quand ils contestent les thèses de leurs adversaires. Les vérités qu'exprime x sont de prétendues vérités; x veut nous faire croire que ce qu'il dit est vrai, mais nous ne sommes pas dupes. Juan affirme par exemple que les femmes doivent s'occuper de enfants puisqu'elles les mettent au monde, que c'est «naturel», mais moi, Cassandra, je sais qu'il dit cela pour maintenir les filles en état de sujétion, pour les empêcher d'accéder à des tâches plus épanouissantes, parce qu'il est opposé à l'égalité homme/femme. Pour assurer la domination machiste, Juan s'appuie sur un système de «vérités» imposé par ses congénères mâles depuis des millénaires: «Les femmes sont plus fragiles que les hommes», «trop douces, elles ne savent pas commander», «elles n'ont aucune profondeur», «leur cerveau est moins développé», «elles ne savent pas s'orienter dans l'espace», etc.

Les mâles hétérosexuels blancs conservateurs disposent d'une réserve d'énoncés qui leur permettent de justifier l'oppression qu'ils exercent sur le reste de la société. Les «vérités» sont relatives à une époque. D'ailleurs, il importe peu de se demander si un énoncé est juste ou faux, mais de savoir qui l'a «produit» et à qui il pro-

fitte. Il n'y a pas d'interprétations plus vraies que d'autres, mais des rapports de force. Comme la force brutale n'a jamais suffi à une domination efficace, il faut que la classe dirigeante s'assure la maîtrise du discours ambiant dans les domaines religieux, spirituels ou artistiques.

Aussi est-il malaisé de discuter avec des personnes issues des milieux postmodernes. La plupart du temps, on a affaire à des sophistes prêts à faire triompher le raisonnement utile. Gilles Deleuze, un des principaux philosophes postmodernes, «nietzschéen de gauche», avouait son aversion pour le débat d'idées.

A nos yeux, la vérité n'a rien à voir avec le pouvoir. Quand le Christ dit: «Je suis le chemin, la vérité, la vie», il n'exerce aucune contrainte. Il nous invite à le suivre et nous pouvons refuser son appel, sans pour autant être malheureux ou punis en ce monde. Celui qui connaît une vérité aime à la partager. La vérité rend libre. Si la vérité sert à soutenir un pouvoir mauvais, il ne faut pas s'en prendre à elle, mais aux méchants qui gouvernent. Les dogmes chrétiens, que les postmodernes haïssent par-dessus tout, ne sont pas destructeurs en tant que tels, mais parce qu'ils tombent parfois entre des mains qui les manipulent de telle façon qu'ils fassent triompher quelque intérêt temporel particulier.

Dans cette affaire, Jean de la Fontaine nous éclaire, comme à son habitude.

Un loup affamé normal, en Valais par exemple, dévorerait le mouton qu'il croise, un point c'est tout.

Dans la fable *Le loup et l'agneau*, le loup ne représente pas un animal mu par son instinct, mais un homme fragile. Physiquement, il domine l'agneau et n'en ferait qu'une bouchée, mais il éprouve le besoin de se justifier. Un discours doit accompagner l'exercice de la force brutale. Le loup multiplie les arguments (tu troubles mon breuva-

ge; tu médis de moi l'an passé; si ce n'est toi, c'est donc ton frère). Ces raisons sont fausses, le loup le sait, il s'énerve et laisse apparaître la vérité: en fait, il veut se venger de la race moutonnaire défendue par les hommes, qui constitue pour lui un environnement angoissant et dangereux: «Vous ne m'épargnez guère, vous, vos bergers et vos chiens.» Il suffit que l'agneau, innocent, soit apparenté à ceux qui pourchassent les loups depuis des siècles pour mériter d'être mangé «sans autre forme de procès».

Le loup est comme un postmoderne qui a besoin de phrases pour justifier une vengeance. Au cours de la discussion, les arguments solides de l'agneau ne pèsent pas lourd, leur vérité importe peu; ce qui compte, c'est de s'imposer. Il n'y a ni débat ni souci de justice.

Dans le combat mené par les postmodernes contre les traditionalistes, la vérité des arguments ne compte pas. Seule la victoire a du prix. Les modernes, eux, formés par les sciences de la nature, avaient encore le souci du vrai – c'est ce qui les distingue des postmodernes.

La loi du plus fort est toujours la meilleure. Comme elle se déploie de nos jours sur le terrain médiatique, les postmodernes sont devenus les princes de la communication. Ils se moquent de savoir si «leurs éléments de langage» sont vrais ou faux, du moment qu'ils servent à ébranler les autorités en place en imposant de nouvelles «valeurs».

Parmi les postmodernes qui aiment à évacuer la vérité, il faut distinguer les mous des durs. Le mou a intériorisé l'idée que le vrai est une interprétation parmi d'autres, destinée à contraindre autrui. Comme il est gentil, il ne veut blesser personne et évite d'avoir l'air de «détenir» et d'«assener» une vérité à prétention universelle. Il ne dira pas, par exemple: «Les hommes et les femmes sont égaux en toutes choses», mais: «Je pense que les hommes et les

femmes sont égaux en toutes choses; c'est mon avis, et pourtant je conçois très bien qu'on puisse penser autrement.»

Le dur ne prend pas autant de précaution, ses affirmations sont carrées, il veut l'emporter. Relativement à la notion de vérité, une ambiguïté demeure en lui. Le dur est gouverné par un appétit de vengeance, comme le loup de la fable. Ce dernier est un animal «plein de rage», victime d'une traque incessante. Il n'est pas honorable d'être accablé d'une passion triste. Aussi le loup cherche-t-il des raisons pour expliquer son état, camoufler sa honte. C'est aussi le cas de certains milieux minoritaires longuement persécutés dans le passé. Ils parent leur appétit de revanche de toutes sortes de phrases. Ils se moquent d'abord de la notion de vérité, occupés qu'ils sont par la perspective de dominer à leur tour. Tant que la vérité établie n'est pas la leur, ils lui mettent des guillemets. Puis, dès que la situation se modifie en leur faveur, ils ôtent les guillemets et deviennent des maîtres féroces, résolus à punir ceux qui s'écartent des nouveaux dogmes. Qu'on pense à la rage de produire des lois antiracistes, antisexistes, antihomophobes...

JACQUES PERRIN

LA NATION

Rédacteurs responsables:
Jean-Blaise Rochat
Cédric Cossy

Rédaction et administration:
Place Grand-Saint-Jean 1
Case postale 6724, 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)
Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch
Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch

ICM Imprimerie Carrara, Morges

La Suisse est belle de Paul Budry

Pour nous tenir à l'écart de la littérature de seconde zone, nos maîtres avaient créé la catégorie «littérature ferroviaire.» Il s'agissait de romans médiocres mais agréables à lire, parce qu'il y avait de l'action (Konsalik), des bons sentiments (Guy des Cars, Gilbert Cesbron), de l'amour (Delly, Barbara Cartland)... Mais cela ne condamne pas toute lecture dans un wagon de chemin de fer. On se souvient que naguère les CFF offraient à leurs passagers une luxueuse revue, richement illustrée de photographies noir et blanc en héliogravure, suspendue au porte-manteau par une ficelle: Die Schweiz – la Suisse – la Svizzera – Switzerland. Les textes étaient souvent substantiels. Or, de 1934 à 1946, Paul Budry, alors responsable romand de l'Office suisse du tourisme, produisit une centaine d'articles pour cette estimable publication.

Quelques-uns ont été restitués dans l'édition des *Œuvres*, parue en trois volumes en l'an 2000, sous la direction d'Yves Gerhard, aux Cahiers de la Renaissance vaudoise. Depuis lors,

Yves Gerhard est devenu le spécialiste mondial du grand écrivain vaudois, dont l'œuvre profuse et disséminée recèle encore quelques surprises au sein de gisements inexplorés. Muni d'une lampe frontale de spéléologue, notre infatigable découvreur a visité la mine oubliée de la revue des CFF. Il en a exhumé une soixantaine de petits chefs-d'œuvre qui font aujourd'hui l'objet d'une publication sous la forme d'un quatrième tome à ajouter à des *Œuvres* qui ne seront décidément jamais complètes.

Comme Vialatte ou Roorda, Budry a le génie de la petite forme et se meut avec aisance dans ces textes à vocation touristique. Leur destination entretient un ton volontiers jubilatoire qui pourrait sembler dicté par des nécessités publicitaires: il s'agit d'attirer les visiteurs dans les sites évoqués. En réalité, c'est le caractère habituel de l'écrivain, qui est un optimiste. Le bonheur de lire Budry, c'est de partager ses émerveillements, de se laisser gagner par son exaltation devant les paysages, les êtres, et aussi les progrès techniques.

Rien à voir avec la joie factice des plateaux de télévision ou des publicités. L'art de Budry exprime le bonheur de vivre en plein air et un patriotisme ingénu qui nous atteignent comme les parfums oubliés d'un bon vieux temps. Le charme rétro de ces textes est renforcé par un choix d'illustrations issues de la revue. (Ah! la baigneuse en monokini de la page 86, pilotant son hors-bord du bout des doigts!)

Budry possède une personnalité stylistique aisément reconnaissable, par sa facilité à trouver des formules qui font mouche: «Un spectacle de rien du tout, mais émouvant comme les funérailles d'un prince.» Ses métaphores frôlent parfois l'étrange: «Le baigneur n'est-il pas, après tout, un pêcheur qui se pêche lui-même?» Ne dirait-on pas Apollinaire? Dans une syntaxe plus surveillée que celle de son contemporain Cingria, il n'hésite pas à recourir au mot rare (*vénueté*), à l'expression locale (*vegnolan* pour *vigneron* – aujourd'hui le snobisme a imposé *viticulteur*), au néologisme (*se dégourmer*).

Paul Budry est aussi un moraliste qui croit à la valeur éducative des pay-sages: il évoque les écoles de montagne «où de petits drôles à peine vêtus font leurs premières humanités sous le regard des cimes. Ils oublieront peut-être ce qui était écrit dans leurs manuels; ils n'oublieront jamais ce qu'ils ont lu dans ce plus beau des livres.» Son regard parfois ironique ou paradoxal est toujours bienveillant. A ce titre, on peut voir en lui un successeur de Töpffer.

JEAN-BLAISE ROCHAT

Paul Budry, *La Suisse est belle, Œuvres tome IV*, textes touristiques inédits réunis, présentés et annotés par Yves Gerhard, Cahiers de la Renaissance vaudoise CLII, 2014, 231 p.

Les souscripteurs réguliers recevront ce volume à la fin de ce mois. En guise de hors-d'œuvre, nous vous proposons ci-dessous, en version intégrale, un texte de saison qui régala les voyageurs CFF de l'hiver 1935.

L'homme vengé

Entre les animaux de sa taille, soit dit sans irrespect, l'homme est celui que la nature a le moins bien partagé sur l'article de l'agilité. Il s'en sent humilié et s'en venge par des moyens divers, et d'abord en assujettissant à son service les animaux rapides, chevaux-sueur et chevaux-vapeur. Car, par une deuxième ironie du sort, l'homme est sans contredit la créature la plus pressée de la nature, celle dont les curiosités souffrent le moins de retards et les désirs le moins d'obstacles. Le poids de son corps, la lenteur de ses membres forment une contradiction désespérante avec l'avidité de son esprit et la célérité de ses impulsions. Quand on pense à la somme effroyable d'attente, d'inventions, d'échecs et des dépenses qu'il lui a fallu, pour réussir à se mouvoir un peu convenablement dans les airs, et pour le faire infiniment moins bien que ne fait le moineau avec ses deux bouts d'ailes sales... Mais la machine-à-aller-plus-vite ne le dédommage qu'à moitié de sa disgrâce de la nature, car elle l'assujettit autant, si ce n'est plus, qu'il ne fait d'elle. Un écrou qui lâche et le rêve de vitesse est par terre. Nos fauteuils à moteur nous transportent, il est vrai, assez régulièrement au but, dans des temps qui étonneraient l'antilope elle-même, mais nous ne saurions tirer grand honneur de ce fait. L'honneur en revient aux constructeurs, à MM. Renault, Fiat ou Daimler, bien plus qu'à notre pouvoir personnel. Encore si le fameux Léonard de Vinci n'était pas mort avant de mettre au point sa

machine à voler par propulsion humaine, nous pourrions nous targuer d'avoir conquis les routes à oiseaux à la force des bras, rallongés d'un minimum d'outillage. Hélas, Vinci s'en est allé en emportant son secret. Et, depuis lors, les plus fulgurantes inventions du génie humain n'ont pu faire que nous nous déplaçons d'une seconde plus vite dans les airs, dans l'eau, ni sur terre, par la vertu de nos moyens personnels.

C'est là sans doute l'explication de la prodigieuse faveur qui depuis peu s'est attachée au ski. Car le ski est très exactement – à part la chute de la stratosphère sans parachute, bien entendu, qui peut être considérée comme le dernier mot du sport, mais d'un sport qui reste ordinairement sans lendemain – le seul moyen offert à l'homme pour déployer une extrême vitesse, avec un outillage réduit pour ainsi dire à rien. S'il est humiliant pour l'homme de se dire qu'il ne possède à peu près que son poids mort, et donc que sa vitesse de chute, en fait de ressources motrices, reste qu'en inventant le ski il a inventé le moyen de faire de sa vitesse de chute une marche, et de cette marche une course, qui le rend l'égal et le maître des plus fameux de la faune courrière. Avec le ski, l'homme remonte enfin son handicap de nature, et réalise son ambition de produire sa vitesse lui-même, de s'affranchir de la pesanteur, de régner enfin magistralement sur l'espace. Le roi de la création a trouvé enfin son vrai sceptre: le bâton de ski.

Le seul ennui pour lui, c'est que sa royauté ne dure que le temps de la neige, de la dernière fleur d'automne à la première du printemps. Qu'à cela ne tienne: d'année en année nous voyons les skieurs prolonger leur règne en poursuivant la neige dans ses retraites d'été. La religion du ski-toute-l'année compte déjà pas mal d'adeptes. Mais l'adhésion progressive des masses et des classes au culte des lattes sacrées prend toute l'importance d'un phénomène sociologique, dont les conséquences lointaines sont difficiles à prévoir. Un autre inconvénient appréciable du ski, c'est qu'il ne fait vitesse qu'à la descente, et que, la descente achevée, il s'agit de la remonter. C'est alors que

ce poids, dont on se croyait heureusement affranchi, se rappelle douloureusement à vous. Mais ici de nouveau l'homme né malin tourne la difficulté. Un peu partout déjà le monte-pente, ingénieuse combinaison d'un câble et d'une antenne, le ramène sans douleur à son point de départ, les téléphériques enjambant les abîmes vous enlèvent à de fabuleuses altitudes. Ne cite-t-on pas le cas de l'un de ces furieux descendeurs, qui, en exploitant savamment la crémaillère de la Parsenn, a réussi à totaliser dix descentes complètes en un jour? Il ne faisait qu'anticiper. Demain le dernier des skieurs en fera davantage.

PAUL BUDRY

Le Coin du Ronchon

Sol-air

La nécessité pour la Suisse de remplacer cinquante-quatre vieux avions militaires par vingt-deux autres plus modernes donne à nos antimilitaristes et autres altermilitaristes tout à la fois des boutons et des ailes – presque de quoi construire un chasseur-bombardier supplémentaire.

Nous n'allons pas nous lamenter cette fois sur le macrocosme paléontologique des anti-Gripen, sur les clichés niais et usés à propos de l'armée, sur les fausses vérités qui plaisent à ceux qui ont envie d'y croire, sur les armes de désinformation massive et sur les sottises railleries qui mettent les rieurs moyens du côté des gens peu sérieux. Nous gagnerons du temps et de la place en admettant qu'ils ont raison: l'Europe, de l'Atlantique à l'Oural, vit aujourd'hui en paix; les frontières s'estompent; les rivalités territoriales s'évanouissent; les peuples se donnent la main.

Un argument tout de même a attiré notre attention. Sur une page internet où une brochette de personnalités de seconde zone déclament leur refus du nouvel avion, une certaine Mme Anne Mahrer, verte genevoise, exprime l'idée que les milliards prévus pour moderniser notre défense aérienne seraient plus utilement dépensés en panneaux solaires.

Mme Mahrer ne précise pas combien de dizaines de kilomètres carrés pourraient être recouverts de cellules photovoltaïques avec trois milliards de francs. Mais lorsqu'on voit la difficulté de faire accepter la construction – pourtant tout en hauteur – de quelques éoliennes, on doute du succès de l'opération. L'existence du territoire suisse, qui oblige souvent nos pilotes de chasse à aller s'entraîner à l'étranger, imposerait sans doute aussi d'exporter les panneaux solaires destinés à remplacer nos Forces aériennes. Parler d'une dépense «plus utile» paraît dès lors hasardeux.

Mais Mme Mahrer a-t-elle raison d'opposer ainsi avions et panneaux solaires? Notre compatriote Bertrand Piccard n'a-t-il pas justement démontré que les deux sont parfaitement compatibles? Il suffirait alors que l'armée suisse achète, à la place des vingt-deux Saab Gripen, deux escadrilles d'avions «Solar Impulse» – dûment équipés de tout l'armement requis – et les écologistes seraient contents!

Autre avantage: l'avion solaire de M. Piccard, on le sait désormais, est capable de voler vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Cela ferait peut-être taire les moqueries – stupides et de mauvaise foi – relatives aux horaires d'activité de notre escadre de surveillance.

LE RONCHON

Entretiens du mercredi

Ces entretiens ont lieu le mercredi à 20h00 dans nos locaux de la Place Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne. Ils sont publics. L'entrée est gratuite.

Prochains rendez-vous:

12 mars: *Une définition de la propriété*, avec **Pierre Bessard**, directeur de l'Institut libéral, journaliste.

19 mars: *De quoi le paysan vaudois est-il le signe? Esthétiques de Gustave Roud et Eugène Burnand*, avec **Antonio Rodriguez**, professeur à l'Université de Lausanne et président de l'Association des Amis de Gustave Roud.

Informations sur www.ligue-vaudoise.ch/mercredis